

Émilie Hache - De la génération, enquête sur sa disparition et son remplacement par la production

Introduction

A travers *De la génération*, Émilie Hache mène une enquête mêlant anthropologie, histoire, sociologie, philosophie, théologie afin de comprendre comment les sociétés industrielles se sont déconnectées de leur propre régénération. La philosophe, maître de conférence à l'Université de Nanterre pose ainsi le postulat que les sociétés modernes appartiennent à un monde « qui a oublié qu'il avait besoin de se reproduire pour exister, un monde se considérant sans limites parce que croyant reposer sur des réserves infinies d'énergies, de terres ou encore de bras »². Partant des mythes antiques pour aller jusqu'à l'avènement des sciences économiques et de l'économie de la nature, la physiocratie, en passant par l'avènement du christianisme, Émilie Hache tente de mettre au jour un « travail d'histoire de la culture, [...] d'histoire de la mémoire »³. Enfin, l'auteure voit en l'avènement d'autres manières de voir la sexualité comme une source d'espoir, visant peu à peu à bouleverser « l'ordre (re)productif de notre régime de surabondance »⁴.

A travers cette synthèse, nous proposons une description des différentes thèses et du cheminement intellectuel de l'auteure, en suivant directement les chapitres du livre.

I - D'une affinité naturelle entre les femmes et la nature. Retour sur une déconstruction inachevée

Selon la philosophe, les thèses écoféministes sont de plus en plus acceptées depuis les années 1970. L'infériorité présumée des femmes va en effet de pair avec leur supposée proximité avec une nature elle-même féminisée et en retour dévaluée. D'un point de vue historique, l'étude la chasse aux sorcières du XVIe au XVIIe siècles fait la parfaite synthèse de « l'attaque conjointe des femmes et de la nature »⁵. S'appuyant sur les travaux de Carlo Ginzburg⁶ et surtout sur ceux de Carolyn Merchant⁷, la chasse aux sorcières est ainsi le symptôme de la destruction d'un monde organisé autour d'une économie de subsistance et des communautés paysannes. La fin d'un monde animiste (où les plantes, les animaux sont considérés comme ayant une âme, comme les humains) au profit d'un monde naturaliste (où seuls les humains sont considérés comme conscients, ayant une âme) et chrétien.

Dès lors, la chasse aux sorcières serait le « résultat hybride d'un conflit entre culture paysanne et culture savante »⁸. Reprenant le concept de genre vernaculaire développé par Ivan Illich (où les relations de genre sont façonnées par les conditions indigènes de la société, par opposition aux cultures industrielles), Émilie Hache décrit alors la disparition d'un monde vernaculaire et du genre qui lui est associé. Un monde certes genré et organisé autour d'une distinction stricte entre sphère masculine et sphère féminine, mais dans un rapport d'interdépendance et de complémentarité entre les deux genres. Ce régime de

genre disparaît au cours des XIXe-XXe siècles selon Illich, par la substitution d'une économie marchande aux économies de subsistance.

Ainsi vient l'avènement de *The Masculine Birth of Time*⁹, l'instauration de la domination de l'homme sur la nature, et par extension sur les femmes. La charge de la génération est alors exclusivement donnée aux femmes, par une valorisation « empoisonnée » de la fertilité à laquelle elles sont condamnées¹⁰.

II - « Nous habitons un monde qui est le souffle et les ossements de nos ancêtres »

Dans ce second chapitre, Émilie Hache tente, par l'étude des mythes et sociétés grecs, de comprendre dans quelle mesure la génération a peu à peu été sanctuarisée aux femmes, à travers la fertilité notamment. D'une part, elle soutient que les Thesmophories (fêtes célébrées en l'honneur de Déméter) « [relèguent le] travail de la génération exclusivement aux femmes »¹¹. D'autre part, le mythe en l'honneur d'Erichthonios, né de la terre après qu'Hephaïstos y ait jeté son sperme lors d'une tentative de viol de Gaïa, que la terre devient, pour les Athéniens, génitrice de toute l'humanité, faisant ainsi, reprenant Nicole Lorau, « l'économie de la maternité des femmes au profit de la terre »¹².

Pour Émilie Hache, les mythes et narratifs passent progressivement d'un « rapport d'appartenance de l'humanité tout entière à la terre en un rapport de ressemblance à la moitié du genre humain »¹³. Ainsi, elle pose une critique dans la résurgence de l'utilisation de Gaïa, non pas parce qu'il « réactive le mythe de la Terre-mère » mais parce qu'il le fait « encore une fois en parlant grec »¹⁴. En effet selon elle, les mythes grecs entament ce glissement progressif vers un monde genré patriarcal, et en faire référence encore aujourd'hui au XXIe siècle serait problématique.

Enfin, parmi d'autres exemples, elle reprend le mythe de l'Autochtonie pour expliquer qu'il relève d'une filiation matri-cthonienne, où femmes, ancêtres (car les êtres vivants sont considérés comme étant une régénération des morts) et hommes ont tous une place dans le processus de génération des sociétés. Elle explique que cette filiation a été abandonnée au profit d'une filiation patri-cthonienne, « éliminant les femmes de l'engendrement autochtone et les vouant à la procréation maritale »¹⁵, avec un rituel des Thesmophories seulement ouvert aux femmes mariées.

III - Mystère de la création

A partir de la thèse de Lynn White Jr. selon laquelle la transition vers une épistémè chrétienne des sociétés occidentales se trouve aux origines de la crise écologique auxquelles elles font face, l'auteure appelle à reprendre une discussion critique avec la théologie chrétienne, et l'étude de la sécularisation du monde chrétien, confondue, selon Agamben ou Ivan Illich comme une « dé-théologisation ». Ainsi, selon White, « la victoire du

christianisme sur le paganisme a été la grande révolution psychique de notre histoire culturelle »¹⁶.

Ainsi, la victoire progressive du christianisme impose l'idée selon laquelle il n'y a rien eu avant Dieu : « Dieu n'a pas créé le monde sous le coup de la nécessité de sa nature ou de son être, mais parce qu'il en a décidé ainsi »¹⁷. Les sociétés vivant l'institutionnalisation progressive du christianisme remplacent peu à peu l'idée de leur propre génération par le fait d'agir en vertu du péché originel. La régénération du monde devient infinie dans l'épistémè chrétienne, car Dieu en est le garant, le péché originel étant transmis de génération en génération. Ainsi, le christianisme reprend même les termes de la génération. « Engendrer », voulant dire, dans la langue vernaculaire « produire son semblable par voie de génération » devient sous la doctrine chrétienne « produire sa propre divinité dans une autre personne trine »¹⁸. Le lien entre monde des vivants et monde des morts est coupé.

Ainsi, la figure de Dieu remplace même la figure maternelle, où il présente une figure maternelle : « il nourrit, allaite, protège, voire enfante, engendre »¹⁹. Les déesses et le monde païen disparaissent peu à peu au profit d'une figure du dieu unique « père et mère »²⁰. L'Église devient alors la mère de tous les chrétiens. L'Ekklesia était d'abord la communauté des fidèles. Selon Peter Brown, l'initiation au christianisme par le baptême est une « expérience de l'arrachement au pays natal »²¹. Ainsi, « la maternité de l'Église remplace la maternité des femmes »²². Enfin, l'Église a son propre espace terrestre, et remplace toutes les mères, y compris la terre²³.

IV - De l'Oikonomia chrétienne à l'économie unisexe

Dans ce chapitre, il est question de l'économie de la création, soit les « formes de gouvernement que la religion chrétienne invente et dont elle informe la société »²⁴. Partant de la définition d'*oikonomia* comme art de l'administration de la maison (*oikos*), dépeint dans *l'Économique* de Xénophon où « l'activité du mari [...] fait généralement entrer les biens dans la maison, mais [...] la gestion de la femme en règle le plus souvent la dépense », la philosophe observe une quasi-équivalence entre homme et femme dans cette configuration sociale.

Pour l'Église chrétienne, l'*oikonomia* devient « intimement liée à la dimension trinitaire du dieu chrétien ». Le mystère chrétien devient une « économie » au sens d'Agamben²⁵, au sens d'une « organisation et disposition divine du monde en vue du salut de l'humanité »²⁶. Ainsi, bien qu'au sein de l'*oikonomia* ses membres soient différents, ils se complètent et s'équivalent. Du point de vue du Salut, dans l'épistémè chrétienne, les rapports sociaux se réfèrent en fonction du péché. Selon Illich, « En affirmant égales, en termes de péché, les transgressions de la même loi par les hommes et les femmes, elle pos[e] les bases de codes sexistes »²⁷. L'égalité de principe entre hommes et femmes induit en réalité une inégalité de fait impossible à combler, ce qui est sécularisé par les sociétés modernes.

A partir de nombreux exemples, Émilie Hache décrit l'institutionnalisation progressive du christianisme au sein des sociétés occidentales : le mariage comme sacrement et unité économique instituant le mythe de la domination masculine, la « révolution agricole » par l'avènement de l'agriculture céréalière entraînant la concentration des populations dans les villages, la valorisation religieuse du froment et la mise en place de la dîme afin d'apporter du pain pour les cultes. Enfin, elle s'attarde particulièrement sur la chasse aux sorcières et les tribunaux pour animaux, symptomatiques selon elle de la mise en place d'une frontière entre deux modes cosmologiques, l'un paysan et païen, l'autre économique moderne. Le passage d'un monde animiste, où plusieurs modes de croyances peuvent coexister à un monde naturaliste et moderne où une certaine interprétation du christianisme l'emporte.

Cette économie de la providence au sens d'organisation socio-économique visant au Salut réfute le cosmos aristotélicien, au nom de l'harmonie divine selon Brian Easlea²⁸. Peu à peu, elle laisse place à une « économie de la nature » d'abord définie par Linné en 1749, qui deviendra la physiocratie et le gouvernement de la nature : l'exigence de dissocier voire d'opposer abondance et subsistance²⁹ afin de chercher la « plus grande augmentation possible de jouissance » selon Quesnay. Émilie Hache dépeint ici un continuum vers une prospérité de l'État dépendant de « l'accroissement des subsistances, des richesses et des populations » selon Le Trosne.

V - La régénération comme fait cosmologique total

« Au sein des sociétés patriarcales, les hommes aiment à croire qu'ils accomplissent sur le plan social ou culturel ce que les femmes accomplissent, *selon eux*, de manière naturelle ». C'est sur cette citation de David Graeber dans *Bullshit Jobs* qu'Émilie Hache ouvre un cinquième chapitre visant à démontrer qu'il faut se « désolidariser des sociétés spécifiques sur lesquelles nous nous sommes appuyées, en particulier la société grecque antique »³⁰. Reprenant Moses Finley, elle affirme que ces sociétés reposent entièrement sur l'esclavage et « une véritable misogynie »³¹. Ainsi la philosophe se détourne des sociétés patriarcales pour mettre en lumière des sociétés matriarcales comme les Minangkabau, au nombre de six millions, ou les Zomia, dans le Sud-Est asiatique, au nombre de 600 millions. Ainsi, dans ces sociétés matriarcales, ce ne sont pas les femmes qui sont sacralisées voire réduites au rôle de mère, mais bien la *régénération*³² en tant que fait cosmologique total selon Émilie Hache.

Ainsi, la régénération joue comme un « fait social total » au sens de Weiner, où « le domaine du social [est] conforme aux conceptions de l'espace et du temps propres aux informateurs »³³ et le matriarcat comme un « fait cosmologique total »³⁴. Ainsi, dans les sociétés matriarcales, les femmes ne s'achètent ni ne s'échangent, « appartenant de manière inaliénable à l'unité (re)génératrice du clan maternel »³⁵ selon la philosophe, ce qui n'est pas le cas de toutes les sociétés vernaculaires (et notamment patriarcales). Ainsi, elle

rappelle le postulat de Graeber de l'existence d'un « lien direct entre la possibilité de rendre des personnes équivalentes et la domination masculine »³⁶. Dès lors, l'équivalence homme/femme fonde l'égalité entre hommes et femmes sur la « négation des puissances génératives féminines »³⁷ et non plus sur leur interdépendance.

VI - Mythopoïèses

Étudiant l'apport de la dimension coloniale à la transformation d'une économie de la providence en économie de la nature, Émilie Hache postule que le « devenir impérial du christianisme, lié à la conversion de Constantin, a initié une révolution doctrinale au sein de la religion chrétienne [...] prônant la guerre sainte, très largement à l'origine de la colonisation européenne du monde [...] »³⁸. Dans ce chemin pour comprendre la disparition de la génération, la philosophe pose que l'idée d'abondance chez les physiocrates (théoriciens d'une économie de la nature et de son exploitation) a été nourrie par l'abondance des milliers d'hectares considérés vierges lors des colonisations des Caraïbes et des Amériques, mais également par la traite négrière, lors de laquelle les esclaves qui périssaient lors du voyage ou dans les colonies étaient immédiatement remplacés par d'autres, « au dépens d'une reproduction sur site de la population servile » selon Elsa Dorlin³⁹.

Dès lors, selon Illich, L'Église laisse peu à peu la place à l'État-nation selon l'auteure, en tant que mère-patrie via le processus de naturalisation, et revendiquant les fonctions maternelles. Ainsi les femmes génèrent la nation, et les populations des colonies et ex-colonies renouvellent son enrichissement par l'exploitation généralisée de leurs capacités reproductives⁴⁰. « [...] la race a remplacé le genre comme principe d'organisation du monde », mais la philosophe affirme que « sa dimension patriarcale n'a pas disparu. »⁴¹. Le système patriarcal est ainsi renforcé en étant invisibilisé.

Face à cela, Émilie Hache observe que « la multiplicité des formes de vie sexuelles et de genres du peuple de Gaïa ne fait que commencer »⁴². En effet selon elle, de nouvelles formes de sexualité « mettent en péril [...] la (re)production du monde *telle que les hommes (patriarcaux et économisés) l'ont pensée* »⁴³. Une révolution sexuelle qui prend la forme d'un « mouvement transféministe anticolonial planétaire [mettant] au centre de la lutte le droit de tout corps à jouir de sa condition de vivant »⁴⁴ selon Paul Preciado.

Enfin, Émilie Hache, reprenant une idée de Bruno Latour, propose une réforme de la doctrine chrétienne, en considérant que le Jardin d'Eden était « *déjà là* »⁴⁵ et ainsi que l'arbre du bien et du mal serait planté « parmi d'autres »⁴⁶, et ainsi que « les fidèles du message chrétien forment un peuple "parmi les autres peuples", et [...] que leur dieu est un dieu *parmi les autres dieux* »⁴⁷, ce qui rendrait l'épistémè religieuse plus écologique, plus inclusive. Les nouvelles parentés et sexualité, conclue-t-elle, permettraient de renouer « avec des pratiques d'engendrement non coercitives, s'engageant dans le long et difficile

travail de renouvellement des conditions d'habitabilité du monde de manière égalitaire. En elles réside notre espoir »⁴⁸.

Notes

² *Ibid.*, p. 12.

³ *Ibid.*, p. 20.

⁴ *Ibid.*, p. 280.

⁵ *Ibid.*, p. 29.

⁶ Carlo Ginzburg, *Le Sabbat des sorcières*, Gallimard, Paris, 1992.

⁷ Carolyn Merchant, *La Mort de la nature*, Wildproject, Marseille, 2021 [1980].

⁸ Carlo Ginzburg, *Le Sabbat des sorcières*, *op. cit.*, p. 22.

⁹ Francis Bacon, « The masculine birth of time », in Benjamin Farrington, *The philosophy of Francis Bacon*, Liverpool University Press, Liverpool, 1964 [1603].

¹⁰ Emilie Hache, *De la génération*, *op. cit.*, p. 50.

¹¹ Emilie Hache, *De la génération*, *op. cit.*, p. 49.

¹² Nicole Lorau, *Les Enfants d'Athéna. Idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes*, Points, Paris, 2007, p. 12.

¹³ Emilie Hache, *De la génération*, *op. cit.*, p. 62.

¹⁴ Emilie Hache, *De la génération*, *op. cit.*, p. 67.

¹⁵ Emilie Hache, *De la génération*, *op. cit.*, p. 87.

¹⁶ Lynn White, *Les Racines historiques de notre crise écologique*, PUF, Paris, 2019 [1967], p. 36.

¹⁷ Giorgio Agamben, *Le Règne et la Gloire*, Seuil, Paris, 2007, p. 96.

¹⁸ Emilie Hache, *De la génération*, *op. cit.*, p. 105-106.

¹⁹ Emilie Hache, *De la génération*, *op. cit.*, p. 110, (Isaïe 49,15 ; 66,12 ; Job, 38, 8).

²⁰ Élisabeth Parmentier, *Les Filles prodigues. Défis des théologies féministes*, Labor et Fides, Genève, 2018, p. 129.

²¹ Peter Brown, *Genèse de l'Antiquité tardive*, Gallimard, Paris, 1978, p. 144-145.

²² Rosemary Radford Ruether, *Goddesses and the Divine Feminine*, University of California Press, Oakland, 2005, p. 146.

²³ Emilie Hache, *De la génération*, *op. cit.*, p. 122.

²⁴ Emilie Hache, *De la génération*, *op. cit.*, p. 125.

²⁵ Giorgio Agamben, *Le Règne et la Gloire*, *op. cit.*, p. 94

²⁶ Emilie Hache, *De la génération*, *op. cit.*, p. 130.

²⁷ Ivan Illich, *Le Genre vernaculaire* [1983], in *idem*, *Oeuvres complètes*, t. III, Fayard, Paris, 2005, p. 338.

²⁸ Brian Eslea, *Science et Philosophie, Une révolution 1450-1750*, Ramsey, Paris, p. 37.

²⁹ Emilie Hache, *De la génération*, *op. cit.*, p. 167.

³⁰ *Ibid.*, p. 181.

³¹ *Ibid.*, p. 181.

³² *Ibid.*, p. 203.

³³ Annette Weiner, *Inalienable Possession: The Paradox of Keeping-While-Giving*, University of California Press, Berkeley/Los Angeles/Oxford, 1992, p. 132.

³⁴ Emilie Hache, *De la génération*, *op. cit.*, p. 209.

³⁵ *Ibid.*, p. 216.

³⁶ David Graeber, *Dettes. 5000 ans d'histoire*, Babel, Paris, 2021 [2011], p. 197.

³⁷ Emilie Hache, *De la génération*, *op. cit.*, p. 220.

³⁸ *Ibid.*, p. 225.

³⁹ Elsa Dorlin, *La Matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la Nation française*, La Découverte, coll. « Poche », Paris, 2009 [2006], p. 235.

⁴⁰ Emilie Hache, *De la génération*, *op. cit.*, p. 233.

⁴¹ *Ibid.*, p. 234.

⁴²*Ibid.*, p. 253.

⁴³*Ibid.*, p. 253. (C'est l'auteure qui souligne.)

⁴⁴Paul B. Preciado, « Sauvons le clitoris planétaire », *Libération*, 18 mars 2019.

⁴⁵Emilie Hache, *De la génération, op. cit.*, p. 261.

⁴⁶Bruno Latour, « Mutation écologique et cosmologie chrétienne », *International Congress of the European Society for Catholic Theology*, Osnabrück, 2021.

⁴⁷Emilie Hache, *De la génération, op. cit.*, p. 261.

⁴⁸*Ibid.*, p. 280.